

Kendra Shank

Kendra Shank, née le 23 avril 1958 à Woodland, Californie, autrefois chanteuse de folk et de country, naguère chanteuse cool, chante aujourd'hui un jazz vigoureux trempé aux sources new-yorkaises, car c'est là qu'elle réside depuis cinq ans. Son CD *Afterglow* a été produit par Shirley Horn, et elle y était accompagnée par Larry Willis et Gary Bartz. Sur *Wish* comme sur son dernier CD *Reflections*, suivant les conseils d'Abbey Lincoln, elle chante désormais un style de jazz sophistiqué mais plus personnel. Elle est d'ailleurs présente (à la guitare) sur le dernier CD d'Abbey Lincoln, *Over the Years*.



JAZZ VOCAL

Jazz Hot: Seriez-vous par hasard parente avec le grand saxophoniste Bud Shank ?

Kendra Shank : Je ne sais pas trop. En tout cas, Bud dit à tout le monde que je suis sa cousine. C'est sans doute vrai, même si nous sommes des cousins lointains, car il y a les Shank qui viennent d'Angleterre et ceux qui viennent d'Allemagne, et nous sommes tous les deux du clan allemand. Qui plus est, nous avons des parents communs en Californie. Nous sommes très amis et il m'a un peu adoptée dans sa famille.

Comment définiriez-vous votre style ?

C'est difficile, parce que je ne cesse d'évoluer. Autrefois, j'aurais dit volontiers que j'étais west coast, cool, mais aujourd'hui comme j'ai été influencée par des instrumentistes, et que je suis à New York depuis cinq ans, c'est plus battant ; il y a beaucoup plus de punch dans le rythme, ce qui ne m'empêche pas d'aimer toujours le west coast. J'ai fait un effort pour améliorer mon placement dans le rythme. Je n'articulais pas beaucoup, ce qui m'intéressait, c'était plutôt une sorte d'atmosphère. Je me plaçais au-dessus du rythme au lieu de le prononcer. Maintenant je le marque et je le pousse même. Il n'empêche que cela m'a toujours mise en colère qu'on ne comprenne pas que l'émotion peut passer aussi par des musiques retenues, vraiment cool, west coast, comme celles de Shirley Horn, de Chet Baker. On peut chanter autrement qu'Edith Piaf ou Billie Holiday. J'ai chanté cool autrefois parce que je n'avais pas le choix, je n'avais pas le métier ni la technique. Maintenant, je peux faire ce que je veux.

Si on commençait par le début ?

Je suis née en Californie. Mon père, Ted Shank, écrit des pièces de théâtre, des comédies et il enseignait quand j'étais petite le théâtre à l'université, en Californie. Ma mère est actrice et chanteuse. Elle s'appelle Pat Shank. Et puis ils ont divorcé. Je suis allée à San Diego avec ma mère, de l'âge de 8 ans à ma majorité. A 18 ans, je suis partie dans le Nord, à Seattle, pour l'université.

Vous parlez remarquablement bien notre langue...

A 19 ans, on me prenait pour une Française. Ma mère m'avait fait donner des leçons de français dès l'âge de 10 ans. J'avais quelques idées romantiques sur la France, je pense. J'ai pu, à 17 ans, quitter le lycée pendant six mois, et je suis venue en France pour étudier la langue à l'Alliance française. J'étais la plus jeune. Je voulais devenir française. Je chante d'ailleurs parfois en français. Par exemple, sur *Afterglow*, j'ai une jolie valse d'Henri Renaud, « Tes Yeux bémol ».

Et la musique ?

Je n'ai jamais vraiment étudié la musique. J'ai choisi le hautbois comme instrument à l'école, mais c'est tellement difficile à jouer... J'avais une bonne oreille. Et j'ai commencé à jouer de la guitare, d'oreille. J'écoutais Joan Baez, Bob Dylan (un peu moins), les Beatles, j'adore ! A cette époque-là, je ne connaissais du jazz que les torch songs¹, des chansons tristes que ma mère me chantait comme berceuses. Beaucoup plus tard. J'ai appris à lire la musique. Bob Dorough m'a donné un jour tout un paquet de partitions à étudier. Je n'osais pas lui dire que je ne savais pas lire, j'avais peur de perdre l'engagement. Il m'avait, heureusement, passé une cassette. J'avais trois mois devant moi, je ne faisais que ça. Cassette, partition, cassette, partition. Le

plus difficile, c'étaient les rythmes. Mais la musique, c'est d'abord écouter. Le jazz, c'est une musique de communication, on raconte des histoires.

Où avez-vous fait vos débuts ?

J'ai commencé à chanter ici, à Paris, dans la rue, avec ma guitare, quand j'avais 19 ans. J'étais revenue pour étudier et je manquais un peu d'argent. Je chantais des chansons populaires de James Taylor, de Simon et Garfunkel. A cette époque-là, c'était mon truc.

Comment êtes-vous venue au jazz ?

Quand je suis venue étudier en France, j'ai été accueillie dans une famille à Versailles. Le père avait une incroyable collection de disques. Sa fille est un peu ma sœur. J'étais chanteuse de folk aux Etats-Unis. En 1988, je suis revenue à Paris, j'en avais un peu marre de la musique folk. J'avais appris quelques standards. Au début, j'ai dû éduquer mon oreille et beaucoup apprendre. J'ai beaucoup écouté Sarah Vaughan. Au début, je n'ai guère apprécié Ella Fitzgerald. C'est l'émotion qui m'attirait : Carmen McRae, Betty Carter, Abbey Lincoln.

Vous avez déjà chanté plusieurs fois en France ?

Oui, au Duc des Lombards, à la Maison de la Radio, au Petit Journal Montparnasse, aux festivals de Vienne, de Nantes, de Toulon et de Marciac, où j'ai d'ailleurs animé un stage. Mais j'ai aussi chanté à New York dans des clubs de renom, au Village Vanguard et au Birdland, par exemple.

Parlez-nous du jazz à Seattle.

Il y a plusieurs styles qui coexistent et beaucoup de musique d'avant-garde.

Surtout à cause de l'influence de Jay Clayton, de Bill Frisell, beaucoup de gens se retrouvent dans l'avant-garde. D'ailleurs j'ai étudié le jazz avec Jay Clayton et le pianiste Jerome Gray. Mais beaucoup de groupes jouent également straight ahead. Il n'y a pas de style Seattle, mais plutôt un style west coast. Il y a deux clubs importants à Seattle, le Jazz Alley (c'est le plus grand, c'est là que passent les grandes vedettes comme Betty Carter, Wynton Marsalis) et le New Orleans Creole Restaurant. C'était le club préféré de Dizzy Gillespie. Et il y a aussi une quantité de petits restaurants où l'on peut écouter du jazz.

Shirley Horn ?

Elle m'a littéralement prise sous son aile. Je l'ai rencontrée à Seattle, au Jazz Alley. C'était mon idole. J'étais là tous les jours. Le quatrième jour, je suis allée la voir au bar. Je voulais seulement lui dire : « Madame, votre musique me touche. Merci ». Elle m'a retenue : « Attends, assieds-toi. » Elle me trouvait gentille et on a commencé à discuter. Finalement, je lui ai avoué que je chantais. Elle m'a dit : « Tu as une bande ? Je veux t'entendre. » Je lui réponds : « elle n'est pas très bonne ». Elle m'a regardé, très en colère : « Ça, c'est la réponse qu'il ne faut jamais faire. Tu vas aller dans un studio, faire une bande dont tu sois fière et me l'envoyer. » Elle m'a donné des adresses. J'ai obéi, mais je ne la lui ai pas envoyée car je venais en France chanter au Hot Brass à Aix-en-Provence. Elle

chantait au Festival de Vienne. J'étais sûr qu'elle ne me reconnaîtrait pas, qu'elle avait fait ça par gentillesse. Dans les arènes où elle faisait la balance, elle m'a vue de loin et m'a crié : « Qu'est-ce que tu fais ici, la fille de Seattle ? ». Je lui ai donné la cassette qu'elle a beaucoup aimée. Elle voulait me faire faire un CD, mais je n'étais pas prête. Nous sommes devenues très amies. Mais ce n'est finalement pas avec son producteur que j'ai enregistré, c'est elle-même qui est devenue ma productrice. C'était dans une grande maison du Sud, en pleine campagne. Un grand Noir m'a ouvert la porte : c'était le pianiste Larry Willis qui habitait là. Il est charmant, Larry Willis. J'ai mangé un hamburger et je ne savais toujours pas qui il était. Il m'a dit : « Bon, si on jouait quelques morceaux ». Je lui ai répondu : « Ah bon, vous jouez du piano ? (éclat de rire). Il s'est mis au clavier et là, j'ai tout de suite compris que c'était quelqu'un ! On a fait un bœuf. J'étais très intimidée. On a mis deux jours et demi à réaliser le disque. Shirley a choisi les autres musiciens. Tout m'est tombé dessus un peu comme pour Cendrillon. Il y avait deux morceaux que je voulais faire avec un saxophoniste. Ce n'était pas prévu. Larry m'a dit : « Bon, tu veux un saxophoniste ? Qui est-ce que tu as ?... Personne ?... Eh bien, pourquoi pas Gary Bartz ? C'est un copain, je vais l'appeler. » Le lendemain, Gary est arrivé. Je lui ai dit que j'avais écrit ma voix et une seconde pour le saxophone, mais qu'il ferait sans doute beaucoup mieux. J'étais très intimidée. Il a joué ce qui est écrit et dit : « Ça va très bien comme ça. ». Le disque devait sortir et Shirley Horn qui avait un gig au Village Vanguard, m'a dit qu'on allait lancer le CD. Je chantais entre ses sets à elle, et elle avait invité des tas d'artistes de jazz. Je crois que je n'ai jamais eu autant le trac de ma vie.

Et Abbey Lincoln ?

Elle est à l'origine de beaucoup de choses pour moi. Quelle femme extraordinaire !

Elle m'a conseillé de retrouver mes origines en me disant : « Tu n'es pas africaine. Tes origines à toi, c'est l'esprit des square dances de l'Ouest, des ballades irlandaises. Va dans ce sens ! » Et elle m'a demandé de l'accompagner à la guitare sur un de ses titres, dans le disque *Over the Years*, qui sort en octobre. Elle a pris un morceau très irlandais d'esprit, et en le ralentissant, en le faisant swinguer et en lui donnant du blues, elle se l'est approprié. J'ai compris la leçon.

Quels sont les chanteurs(ses) que vous écoutez ?

J'écoute surtout les instruments et pas assez les chanteuses. J'aime beaucoup Cassandra Wilson. Elle a un très grand talent. J'aime Dianne Reeves, Mark Murphy. J'adore Kurt Elling, qui chante très bien et qui prend des risques. Pour moi Billie Holiday, c'était Lady Piaf du jazz. J'adore aussi Elis Regina, une chanteuse brésilienne.

Serge Baudot et Michel Bedin

1. *Torch songs* : chansons mélodramatiques dont le thème est souvent celui de la femme abandonnée, de l'amour déçu. Vient de l'expression d'argot américain *to carry a torch* (trimbaler une torche) qui signifie « aimer sans être payé(e) de retour ».

< Sélection discographique >

Leader

- 1994. *Afterglow*, Mapleshade 02 132
- 1998. *Wish*, Jazz Focus Records 028
- 1999. *Reflections*, Jazz Focus Records 037 (à paraître)

Sidewoman

- 2000. Peter Leitch, *Blues on the Corner*, Reservoir Music 160.
- 2000. Abbey Lincoln, *Over the Years*, Verve (à paraître).

<http://www.kendrashank.com>

<jazz hot>

<jazz hot>

<jazz hot>®

La revue internationale du jazz
fondée en 1935 par Charles Delaunay
n° 574 octobre 2000 - 66^e année